

RÉCIT DE PRATIQUE

Un mordu de badminton. La passion comme force novatrice

Maxime est un intervenant dans un programme de sports et de loisirs. Avant cela, il était surtout un mordu de sport. Son histoire et son expérience montrent comment un organisme qui nourrit une vocation sociale de proximité peut innover en misant sur les forces des jeunes du quartier et en renouvelant sans cesse ses activités et ainsi aider au mieux sa population.

Le travail de Maxime

Ma principale activité est de faire des suivis et de développer des activités. Le suivi des activités, c'est m'occuper des moniteurs et des présences pendant les activités. Il faut aussi développer de nouveaux sports et loisirs. J'essaie d'améliorer les activités qui sont déjà présentes et de voir ce que je peux apporter de plus à la communauté, aux enfants du quartier. Je trouve des subventions. J'évalue le besoin de matériel. S'il manque un professeur, j'en trouve. Si le professeur a besoin d'une formation en animation, je vais chercher la formation, etc.

Mon histoire: bénévole, assistant-moniteur, moniteur en chef, puis l'équipe élite

J'ai commencé en tant que bénévole comme moniteur de badminton. Dans le temps, mes amis et moi étions de vrais mordus de sport, de badminton surtout. On arrivait au Centre William-Hingston pour jouer parce qu'il y avait des terrains. Dans ce temps-là, l'un des intervenants était aux études, c'était dur pour lui de s'organiser et il arrivait souvent en retard. On a fini par proposer à la Corporation de prendre en charge cette activité bénévolement. Ça a été accepté et pendant une année on a fait du bénévolat. On s'est bien amusés et ça nous a permis de connaître un peu plus la Corporation. On a découvert que c'était un organisme qui offrait bien d'autres activités que simplement le badminton. Je me suis alors engagé davantage. On m'a approché aussi pour que je devienne un assistant-moniteur. Tranquillement, je suis devenu le moniteur en chef. Mon collègue et moi avons travaillé pendant deux ans en tant que moniteurs. Après ce temps, j'ai développé une équipe élite au sein de Parc-Extension. C'était l'idée de monter un club de badminton qui serait plus compétitif. Aujourd'hui encore nous sommes les seuls du quartier à offrir du badminton élite. C'était une première pour moi. J'ai vraiment adoré l'expérience.

Par la suite, le responsable des programmes de l'époque a quitté l'organisme. Le directeur m'a alors approché et m'a parlé de la job. Il m'a demandé si je voulais devenir le responsable des programmes après tout ce que j'avais fait pour la Corporation. J'ai été un peu surpris quand il m'a dit ça. Mais ça m'a forcé à y penser. Si je devenais responsable des programmes, est-ce que ça n'allait pas nuire au développement du nouveau club élite que je venais tout juste de fonder ? Avec mes études, comment

Récit recueilli dans le cadre du projet « Pratiques d'intervention novatrice dans les organismes d'aide aux nouveaux immigrants: expérimentation d'une démarche réflexive de « récits de pratique ».

CRSH 2010-2012. Par Catherine Montgomery.

© Équipe METISS, CSSS de la Montagne



METISS

Migration et ethnicité dans
les interventions en santé
et en services sociaux

j'allais pouvoir associer cela? Ça a été une grosse question à laquelle j'ai pensé pendant des semaines. Dans ce temps-là, je venais de finir mon secondaire 5 et d'arriver au Cégep. C'était un moment assez dur pour moi. Il y avait aussi le côté familial. Je viens d'une famille immigrante et mes parents s'attendaient beaucoup à ce que je fasse des grosses études. Notre famille est vraiment axée sur la réussite scolaire et elle voulait toujours que mes sœurs et moi devenions docteurs ou quelque chose dans la santé. Je savais déjà, rendu au Cégep, que ce n'était pas ce que je voulais faire plus tard. J'y ai réfléchi et j'ai continué mes études. J'ai fait 2 sessions et après, j'ai rencontré le directeur de la Corporation et lui ai dit que je voulais me lancer là-dedans. Pendant tout ce temps-là, j'étais encore moniteur de badminton et je continuais de développer l'équipe élite avec les jeunes de 6 à 17 ans. Ça allait super bien. J'ai enfin décidé d'accepter cette offre.

Responsable des programmes

J'ai commencé en 2007 en tant que responsable des programmes. Lors de ma rentrée en poste, je me suis approprié les dossiers sur lesquels mon ancien boss travaillait. J'ai vu qu'il y avait du chemin qui avait été fait et qu'il y avait beaucoup plus de sports que je ne pensais dans le complexe William-Hingston. Je connaissais le volet sport, mais au niveau culturel il y avait juste l'art plastique et les sciences. Dans les sports, on en avait toute une panoplie : basketball, badminton, hockey, soccer, judo. Je voyais que dans tous ces sports-là, il n'y avait que deux catégories vraiment poussées: le basketball et le badminton, que moi-même j'avais développé. Dans ce temps-là, ça faisait environ trois ans que j'étais dans l'organisme, et je n'avais jamais entendu parler de tous ces sports. J'ai su qu'il y avait du développement à faire. On est arrivés avec une équipe de judo élite. On a relancé l'activité science qui n'existait plus alors. La science, c'est une activité scientifique comme les débrouillards. La monitrice prend une série d'expériences qu'elle mène avec les enfants : des fusées ou des volcans par exemple. Le fait d'être entouré de bonnes personnes et d'amis m'a beaucoup aidé dans ma job. J'avais aussi des bons contacts dans le quartier. On croit beaucoup à l'embauche locale, aux jeunes qui ont grandi ici. On les aide, leur propose de devenir assistants-moniteurs.

Grâce à mon entourage, j'ai pu développer une équipe d'animateurs en qui j'avais confiance. Avec le directeur et l'équipe de la Corporation mon intégration était facile. Le passage de moniteur à responsable des programmes s'est bien passé. Je me suis aperçu qu'en tant que moniteur, il y avait des choses que je ne voyais pas. Il fallait maintenant que je me mette dans la peau des parents et des enfants. Je devais me poser beaucoup plus des questions sur l'organisation des activités par exemple. Quand je suis devenu responsable de programme, je me suis demandé ce que je pouvais faire pour ces jeunes-là, pour qu'ils accrochent davantage, et ce que je pourrais faire afin que les parents s'impliquent avec leurs enfants. J'ai posé ces questions pour tous les sports et activités. Quand je suis rentré en poste, les inscriptions à toutes les activités ont commencé à augmenter parce que j'ai aussi fait de la publicité, des démonstrations. On est rentrés en contact avec les écoles, on a fait des tournées en classe. C'est vraiment des choses qu'on a mises au point au fil des années, les moniteurs et moi. Après trois ans, tous nos groupes sont remplis et on a des listes d'attente de 10 personnes par activité. Je peux être fier parce que ça prouve que notre travail a été fait. On a vraiment avancé. En tant que responsable des programmes, je ne m'arrête pas là. Je me dis qu'il y a toujours quelque chose qu'on peut améliorer.

Responsable, mais toujours mordu de sport

À côté de mon job, je continue à faire un peu d'animation dans tous les sports parce que je suis un gars sportif. C'est sûr que je ne fais plus que de l'animation une fois ou deux fois par semaine. Même là, je travaille bénévolement pour l'équipe élite de badminton. Mon seul regret lorsque j'ai pris ce poste, c'était l'équipe élite. Elle était encore nouvelle et c'était moi qui l'avais montée. Avec mon nouveau rôle ça ne m'a pas permis de mettre autant d'énergie qu'avant dans ce que j'avais commencé. J'ai délégué l'équipe à un entraîneur en qui j'avais confiance.

HISTOIRES PARALLÈLES

Transmettre une passion : une fierté collective

Quand j'étais moniteur, j'ai connu un jeune d'origine immigrante d'à peine 6 ans qui a commencé avec moi à jouer au badminton. Son père était venu me voir pour me dire que son jeune jouait au badminton parce qu'il aimait ça et il voyait qu'il avait du talent. Je l'ai pris sous mon aile, l'ai vraiment entraîné personnellement et j'ai vu qu'il avait du potentiel. Pendant les 3 ans de bénévolat en tant que moniteur, on a accompagné ce jeune-là. Il y avait d'autres jeunes autour et c'est avec eux qu'on a fait une équipe élite, tous ensemble. On a même remporté les Jeux de Montréal. C'était vraiment quelque chose dont nous étions fiers. Ce jeune-là était toujours en train de s'entraîner. Désormais, lorsqu'on fait des compétitions de haut niveau, il représente la fierté de notre travail, ma fierté et celle de toute l'équipe qui l'a coaché. Les jeunes qui voient que nous sommes présents et qu'on donne notre meilleur, ils savent l'apprécier et en tirer le meilleur. Quant à lui, il est toujours là et nous aide régulièrement.

La jeune fille et le judo voilé

Il est arrivé une fois un cas qui touchait à la religion. Au Québec, il y a eu des débats sur ces questions vers 2008. Un parent était venu me voir avec sa jeune fille de 8 ans et demi. Il voulait l'inscrire au judo. C'était une fille qui portait le voile mais sur le moment je n'ai rien pensé. J'ai dit ok, pas de problème, on peut faire l'inscription. Une semaine après, quand les cours ont commencé, elle s'est présentée avec son voile. L'animateur lui a dit qu'il fallait qu'elle l'enlève sans quoi elle ne pourrait pas participer à l'activité. Dans les règlements, on n'a pas le droit de laisser porter le voile parce qu'il peut y avoir un risque d'étranglement. C'était « touchy » parce que ce n'était plus une question de religion. À ce moment-là l'animateur et le parent sont venus me voir. L'enfant était restée dans le cours mais n'avait pas pratiqué le judo cette journée-là. Il fallait que je discute avec le parent, que j'essaie d'expliquer la situation. Je lui ai dit que d'après les règles de Judo Québec, afin que ce soit sécuritaire, les personnes pratiquant le judo ne devaient pas porter le voile même s'il était question de religion. La mère s'est un peu braquée. Elle a dit que d'autres places laissaient porter le voile quand même. Au fond, je me sentais un peu mal parce que côté religion je sais qu'il y a des valeurs, des coutumes et que les parents y tiennent.

Pour moi personnellement, un voile n'a pas vraiment d'impact. Au judo, les risques d'étranglement sont assez faibles mais la question n'était pas de l'ordre du personnel. En tant que responsable des programmes, je ne pouvais pas le permettre. J'ai dit franchement à la dame que c'était un des règlements et qu'on ne pouvait pas le changer. Je lui ai expliqué que c'était pour la sécurité de sa fille et

pour rassurer le professeur, assurer que si jamais quoi que ce soit arrivait, on pouvait éviter que ce soit ça. Après une longue discussion, la mère a finalement accepté. Elle en a parlé à son mari et en fin de compte, la fille est revenue. Elle a enlevé son voile et a fait le cours. Ça s'est bien déroulé. Sur le coup, je me sentais mal et pas très bien placé. Je ne connais pas cette religion ni les valeurs qu'ils attribuent au voile. Je lui ai simplement expliqué de ma place de responsable du programme. Je n'ai rien ajouté de personnel. Ça m'a porté à réfléchir sur le moment même. Après ça, je suis allé en reparler au professeur de judo pour en savoir davantage. Il m'a expliqué plus précisément les enjeux de sécurité selon les prises de judo.

Ça arrivera encore des cas comme ça ; on est dans une communauté multiethnique où les valeurs et les religions sont un peu différentes les unes des autres. Ça peut arriver assez fréquemment des questions de coutumes, mais le fait que la fille soit revenue au cours de judo m'a soulagé. Ça m'a prouvé que j'avais bien expliqué à la mère et qu'elle avait compris. En plus, la petite aimait vraiment ça le judo et, je ne voulais pas lui dire non. Pourtant, il faut penser au pire dans ce cas-là, « si jamais il y avait des choses qui arrivaient ». C'est bizarre mais je n'ai pas eu de nouveaux cas de filles avec des voiles. La plupart qui viennent s'inscrire savent déjà comment ça se passe et ça se fait automatiquement. Il y a des sports où on laisse quand même porter le voile, comme par exemple le badminton où il n'y a pas de risque d'étranglement. Je n'ai pas de problème avec ça. J'essaie de ne pas avoir de règles qui n'ont pas de sens.

Un quartier pauvre amène les situations difficiles

Le fait de travailler avec une population qui est essentiellement constituée de gens issus de l'immigration ou d'immigrants, c'est sûr que ça a joué un rôle dans ma vie. J'ai une certaine expérience tirée de là. Mais c'est davantage le fait qu'ici on dit de Parc-Extension que c'est un des quartiers les plus pauvres de Montréal qui change les choses. Je crois que la seule affaire avec laquelle il peut y avoir des difficultés, c'est une certaine mentalité que j'ai découverte au fil des années. « En fait, ils nous prennent pour acquis. »

Par exemple, j'ai reçu récemment une maman qui voulait inscrire son enfant à 5 activités. J'ai dit: « Madame, au maximum, votre enfant peut faire 3 activités avec nous. » Je lui ai demandé pourquoi cinq. Elle m'a répondu : « Je ne suis pas libre, je travaille jusqu'à 17h30 ou 18h. » Moi, tout de suite, j'ai « cliqué ». Ce parent-là vient me voir et veut inscrire son jeune à 5 activités alors que le jeune n'est pas avec elle. D'après moi, elle ne lui avait pas demandé les sports qu'il aurait aimé faire. Cette dame venait juste se débarrasser de son jeune pour l'inscrire dans nos activités qui coûtent 2\$ par activité pour toute la session. Était-ce juste s'en débarrasser et ne pas payer le service de garde? Au fond, est-ce que le jeune va vraiment aimer ça être là dans ces activités ? C'est sûr qu'il va avoir du *fun* mais il y a un problème. Je me dis que ce n'est pas correct. C'est sûr que beaucoup de familles du quartier n'ont pas beaucoup d'argent pour payer ci ou ça mais en arriver à venir « garrocher » son jeune chez nous dans n'importe quelle activité c'est difficile pour le jeune et pour nous. J'ai appris par la suite qu'elle n'avait pas les moyens pour payer le service de garde et qu'elle voulait vraiment l'inscrire dans nos activités.

D'un côté, ce n'est pas correct mais en même temps, je comprends un peu les parents. Payer 10\$ pour

douze semaines ou payer 10\$ par jour pendant 12 semaines, ça fait une grosse différence quand même. C'est sûr que je comprends la personne de faire ça et en plus, c'est bon pour le jeune de faire des activités physiques et culturelles, ça favorise l'insertion sociale, l'esprit d'équipe, etc. On a beaucoup de jeunes de diversité ethnique ici, et dans tous les sports, ils se parlent tous ensemble. C'est bon pour le jeune. Mais je trouve aussi que ce n'est pas correct que les parents nous prennent pour acquis. On a essayé de développer des sports, d'offrir la meilleure qualité possible de services et on aime être appréciés. Les moniteurs aiment ça quand les parents viennent leur dire que les activités sont bien, que leurs enfants sont heureux, qu'ils s'épanouissent. J'ai des mères qui viennent inscrire leurs enfants dans des activités uniquement parce qu'elles ne sont pas libres tel jour. Elles en profitent pour faire d'autres choses. Comme responsable des programmes, je vois parfois les parents qui viennent prendre leurs jeunes aux activités : « Vite, on rentre chez nous. » Sans demander aux jeunes s'ils ont aimé ça, si c'était le *fun*. Peut-être que ça se fait à la maison aussi mais ce que je vois parfois c'est des parents qui n'apprécient pas les services qu'on offre. Ça me « chicote » un peu. S'en rendent-ils vraiment compte? Les moniteurs parlent avec les jeunes et savent ceux qui aiment ça et ceux qui n'aiment pas ça. Ils connaissent les jeunes que les parents font juste laisser là pour s'en débarrasser 2 heures de temps pour faire leur épicerie. C'est un vrai problème qu'on vit.

Offrir des activités gratuites, c'est un *must* pour la communauté et comme je dis, Parc-Extension, ce n'est pas tout le monde qui est riche. On veut que les enfants bougent plus et fassent plus de sport. Ça règle le problème de flânerie ; même les gangs de rue, il y en a moins. Les jeunes sont plus portés à être dans notre centre et non pas à causer des troubles ailleurs dans le quartier. C'est quelque chose de positif. On règle quelques problèmes et il y en a toujours d'autres qui naissent. On ne peut pas tout régler. On a des suivis. À chaque fois qu'un jeune est absent, la première fois on laisse passer. La deuxième fois qu'il s'absente, le moniteur téléphone à la maison, il fait un suivi avec les parents : « Pourquoi est-ce que votre enfant n'est pas venu? Est-ce qu'il a des problèmes à l'école ou est-ce qu'il est malade? » Il y a vraiment un suivi qui se fait. Les parents qui inscrivent leur enfant pensent qu'il est toujours à son activité mais des fois, si un moniteur voit qu'un jeune s'absente souvent, c'est peut-être qu'il est en train de faire un mauvais coup dehors et que le parent l'ignore. C'est pour ça qu'on les suit.

Vers quelles solutions? Table de discussion des animations

Dans ce genre de cas, on essaie d'intervenir. C'est sûr qu'on parle aux parents. Si c'est vraiment majeur, on n'a pas le choix de parler aux parents pour avoir une solution. Si ça ne marche pas, il faudrait aller plus loin mais on n'a pas les ressources. Dans le temps, il y avait un travailleur de rue mais même ça, est-ce qu'un travailleur de rue est en mesure de régler tout? Je ne crois pas. On s'y prend avec ce qu'on a. On essaie de régler les problèmes par nous-mêmes. C'est sûr que si un jeune a un problème de consommation on a une ressource en toxicomanie mais les risques sont nombreux et les ressources insuffisantes.

Au fond, c'est ça dans le communautaire des fois, ce qui manque c'est une personne-ressource pour référer. On y travaille présentement, je suis sur un groupe de discussion d'intervenants qu'on a mis sur pied pour ces jeunes qui sont un peu plus problématiques. Tous les coordonnateurs du complexe se rassemblent. On s'assoit, on échange, on parle des sujets problématiques avec les jeunes : qu'est-ce

qui arriverait si un jeune faisait ci ou ça ? Est-ce que vous avez des solutions? C'est comme un échange d'expertise entre nous autres. On est des employés, des animateurs, des intervenants de première ligne qui vont apporter des cas sur lesquels on va discuter en groupe et de là, on va essayer de trouver des solutions. On est en train de le mettre en place. Comment *dealer* avec des flâneurs, des enfants qui vont dîner chez eux et reviennent après, vont à la bibliothèque et commencent à faire le tour du sous-sol, qui se promènent sans but. Qu'est-ce qu'on fait ? Est-ce qu'il y a des activités qu'on pourrait leur offrir sur le midi ? Est-ce qu'il y a une salle qu'on peut leur ouvrir pour qu'ils restent occupés à une place ? C'est de toutes ces problématiques-là qu'on va parler. C'est à venir. ◆

Un projet de l'équipe METISS, en collaboration avec l'UQAM, le CSSS de la Montagne et son Centre de recherche SHERPA



UQAM

Centre de santé et de services sociaux
de la Montagne

Centre affilié universitaire

SHERPA
Recherche. Immigration. Société.